

le terrain, traçaient des allées, semaient, plantaient, émondaient.

Un homme, convenablement mais simplement vêtu, les joues fraîches, les épaules larges, l'abdomen proéminent, un véritable gentilhomme campagnard, se promenait sur le plateau. Il contemplait cette scène d'un air satisfait.

Il semblait se dire à lui-même :

« Tous ces gens-là travaillent pour moi. »

Ce personnage était le propriétaire de l'édifice et de la colline.

VI

En ce moment, un cavalier, suivi par un groom en livrée, s'arrêta au bout du chemin. Il mit pied à terre, jeta la bride de son cheval au groom, et s'avança vers le gentilhomme. C'était, sans doute, un voisin de campagne, un homme de la ville, un de ces bourgeois enrichis qui savent tout sans avoir jamais rien appris, jugent les gens et les choses avec un imperturbable aplomb, et se mêlent à tout propos de ce qui ne les regarde pas.

Après les compliments d'usage, il examina les travaux, et, naturellement, trouva matière à critiquer. Rien n'était à son gré. La situation était mal choisie, et le plan détestable. La pierre était mauvaise, et le bois trop jeune. A coup sûr, la maison était trop basse et trop large. Les pièces seraient trop grandes, les jours mal distribués. Enfin, la décoration extérieure, à peine indiquée, n'était pas au goût du temps.

Il n'était pas jusqu'aux échafaudages qu'il ne trouvât mal installés. Le parc était mal dessiné.

Quant aux ouvriers, ce n'étaient ni des maçons, ni des charpentiers, ni des jardiniers, mais des manœuvres, de simples manœuvres :

« Ah ! s'il avait été consulté ! »

Le gentilhomme écoutait bouche bée.

« J'ignorais que vous fussiez architecte, » répondit-il enfin.

« Aussi ne le suis-je pas, » reprit le voisin, « mais qu'importe ? J'ai fait ma fortune en vendant des toiles, c'est vrai ; mais j'ai beaucoup appris, en voyageant, et je reçois quatre journaux. Ah ! cher mon-